

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

—Après tout, il n'est peut-être pas si sot que je le croyais.
 —Travaillant chacun de son côté, ce serait bien le diable si l'on n'arrivait pas à joindre les deux bouts... On regarnira notre coffre-fort... Quand nous serons redevenus rupins, rien ne nous empêchera de rappliquer à Paris... Ce coup-là, ce sera pour de bon.
 —Moi, mon petit homme, répliqua Zéphyrine, d'un ton soumis, je ferai tout ce que tu voudras, pourvu qu'on se la coule douce.
 —Nous serons proprios, affirma La Limace.
 —Ça va !...
 —Faut faire une fin, vois-tu, Fifi.
 —Je marche toujours.
 —Nous ne serons plus toujours jeunes... Faut penser à ses vieux jours.
 —T'as raison.
 —Alors, c'est entendu, nous allons nous amasser des rentes ?
 —Voui !
 La carafe d'eau-de-vie était séchée. La Limace en demanda une autre.
 Zéphyrine reprit :
 —Combien que le gosse rapportera par jour ?
 —Ça dépend... En moyenne une thune.
 Mme Rouillard supputa combien ces cent sous représentaient de verres d'alcool ; elle parut satisfaite.
 Alors, Zéphyrine montra qu'elle avait le cœur sensible à l'occasion.
 —Pauvre Claudinet ! dit-elle, si tu m'avais rafraîchi la mémoire plus tôt, il aurait bequeté avec nous.
 —Il dinera mieux ce soir, reparti La Limace, qui alluma son brûle-gueule pour digérer plus béatement.
 —C'est égal, renchérit la somnambule avec une tendre obstination de pocharde, je veux faire quelque chose pour lui... Va le chercher.
 —Jamais de la vie !
 —Eh bien ! c'est moi qui irai.
 —Sans compter, se dit La Limace, en l'absence de sa compagne, que le crapaud peut passer dans des trous qui nous sont interdits, à moi et surtout à Fifi... Et puis, c'est jeune, ça a l'air innocent... quand c'est pris sur le tas, ça peut s'en tirer en pleurnichant...
 Zéphyrine arrivait, poussant Claudinet devant elle.
 Elle lui fit servir une tartine, puisqu'il ne restait pas autre chose à lui donner.
 Après quoi, tous trois remontèrent en voiture tant bien que mal. La Limace, quelque peu dégrisé, acheta des provisions à Satrouville où il ne voulut pas s'arrêter pour dîner, ayant réfléchi que ces dépenses les conduiraient trop vite au bout de leur rouleau.
 On s'arrêta le soir à l'entrée de la forêt de Saint-Germain, où l'on campa.
 Le lendemain, Zéphyrine constata que son cher époux l'avait abandonnée, lui laissait cependant, dans son honnêteté, six francs déposés sur une caisse de la roulotte.
 Que faire ? — Résolue à tout, elle songea à mettre en pratique ce que lui avait suggéré pour Claudinet.
 —Ecoute, gamin, dit-elle à l'enfant en l'éveillant brutalement. Tu vas montrer si tu as de la reconnaissance pour ta tante. Mais je te préviens que, si tu ne fais pas ce que je vais te dire, tu mangeras plus souvent des coups que du pain !
 Claudinet tremblait de tous ses membres. La mégère reprit :
 —Nous allons regagner Paris tout doucement. Dans chaque village jusque-là, tu iras de porte en porte, en demandant la charité "pour un pauvre petit orphelin", quand tu entreras dans une maison où tu ne verras personne, tâche d'enlever tout ce que tu pourras prendre facilement.
 —Mais c'est voler, ça ! s'écria Claudinet terrifié.
 —Garde tes réflexions pour toi, ou je commence à te caresser le dos !... Tu as entendu ce que je t'ai dit : je ne te le répéterai pas deux fois. Il faut vivre, et tu es assez grand pour rapporter à ton tour.

La réponse de Georges de Kerlor était arrivée.

Il reconnaissait que sa chère femme avait raison, et il la pria

de venir dès qu'elle le pourrait. Mais, ajoutait-il, sa volonté expresse était que, vu les dangers d'une traversée, Hélène laissât Fanfan sous la garde de Carmen ou de leur mère à Kerlor.

Pauvre Hélène !... Son cœur se brisa à la lecture de cette lettre, pleine d'affection toujours, mais ordonnant une séparation nouvelle qu'elle pensait ne pouvoir supporter.

Pieuse comme elle l'était, elle chercha immédiatement dans la religion un dérivatif à son angoisse.

Carmen lui prodiguait les démonstrations de la plus tendre amitié ; vingt fois de suite, elle la rassurait sur Fanfan, lui jurant d'en avoir soin comme s'il lui appartenait ; elle lui disait de partir tranquille, de ne se préoccuper que d'elle et de son voyage.

Le départ d'Hélène fut donc résolu, et grâce à l'obligeance de Firmin de Saint-Hyrieix, une excellente cabine avec tous les meilleurs soins fut retenue à bord de l'un des plus rapides transatlantiques.

Hélène et Carmen, profitant des quelques jours qui leur restaient, allèrent à Kerlor, où elles trouvèrent la vieille comtesse en bonne santé.

La pauvre mère sanglota en pressant sa petite Hélène contre son cœur. Elle comprenait le devoir : aussi ne songea-t-elle pas un moment à détourner sa bru de sa décision. Elle proposa de garder Fanfan, représentant que l'air de la campagne lui vaudrait mieux que celui de Paris : mais Carmen lui fit comprendre que ce n'était pas possible de laisser un si jeune enfant au château, la surveillance de sa grand'mère ne pouvant être bien effective ni bien efficace ; d'un autre côté, les jeux bruyants d'un petit garçon ne pouvant que troubler le repos de la comtesse.

Les adieux de la douairière et d'Hélène furent déchirants.

La comtesse ne pouvait laisser partir Hélène, qu'elle pressait éperdûment dans ses bras.

—Je sens que je ne te reverrai plus, ma fille chérie, lui dit-elle. Ni toi, ni mon Georges, vous ne me retrouverez vivante...
 —Maman !... Mère chérie !... dirent les deux jeunes femmes à travers leurs sanglots.

—Ne cherchez pas à m'illusionner, mes enfants, reprit-elle. A mon âge, on fait le sacrifice de sa vie, parce qu'il le faut bien. Je prie Dieu que mon sacrifice à moi, lui agrée : car c'est pour votre bonheur que je le lui fais en tout abandon. Le mal qui me mine, ne pardonne pas non plus : la dernière secousse a laissé des traces profondes, et si j'ai l'apparence de la santé, le travail qui s'opère en moi me dit clairement que je m'en vais... Mais avant de mourir, j'aurais voulu vous voir tous réunis autour de moi, afin de vous bénir : la bénédiction d'une mère mourante porte bonheur. Je veux cependant, ma petite Hélène, te la donner, cette suprême bénédiction, pour toi, qui m'as montré un véritable amour filial dont tu ne t'es jamais départie ; pour ton mari, mon fils bien-aimé... Oh ! mon Georges !...

Un spasme étreignit la douairière, la pâleur couvrit son visage. Les deux jeunes femmes eurent à peine le temps de la conduire à un fauteuil où elle s'évanouit.

Heureusement, le bon docteur LaRoche entra en ce moment. Après quelques tentatives, il put faire revenir à elle la pauvre mère. En voyant les visages bouleversés de ses filles, elle se ressouvint. Dominant sa peine, avec cette force de volonté que nous lui connaissons, elle continua :

—Tu diras à Georges que sa mère le bénit, met son âme dans sa bénédiction, comme elle la met dans celle que je vais te donner. Tu lui diras que je le remercie de m'avoir procuré une fille si bonne, si douce, si aimante, en te choisissant pour sa compagne. Dis-lui que mon vœu le plus cher, c'est sa félicité pour toi, par les enfants que le Bon Dieu vous confiera : vous en êtes dignes tous deux. Dis-lui que jamais, il n'oublie, malgré les tracas et les vicissitudes de la vie, de prier pour sa mère, pour son père.

D'un violent effort, se raidissant contre la faiblesse physique et morale, la comtesse se leva. Elle paraît imposante, majestueuse : c'est une mère.

Hélène, Carmen et Fanfan, dominés par la solennité de la circonstance, sont agenouillés aux pieds de la vénérable aïeule.

Etendant ses deux mains sur Hélène, la vieille comtesse, d'une voix ferme et musicale, poursuit :

—Je vous bénis, mes enfants bien aimés !... Je te bénis, mon Hélène, ma joie—Carmen n'en sera pas jalouse—ma fille, je bénis ton enfant, mon petit Fanfan. En vous deux, je bénis mon fils chéri, je bénis ton époux, je bénis le père de cet ange, de ceux qui pourraient venir encore. Que la prière de votre mère, mes enfants, aplanisse vos voies, vous conduise vers la Patrie où j'irai bientôt avec le secret espoir d'y trouver vos places aux côtés de la mienne.

Cette suprême supplication semble lui avoir rendu ses forces. Elle couvre de baisers le visage inondé de larmes de son Hélène, elle la serre avec tendresse contre son cœur, comme si elle voulait réellement lui communiquer toute sa force, toute son âme.

A Carmen, elle dit :

—Toi, ma Carmen, tu reviendras ; tu viendras fermer les yeux de ta mère, et c'est pour cela que j'ai dit que tu ne peux être jalouse